Bentley (suivi par Frazer : *primae mihi flore juventae*) et les variantes de Levy, Lenz, Landi.

632 : Frazer a omis une note critique sur *jaci* (Frazer, Levy, Lenz, Landi), *jace*. G donne *jaci* avec la variante *jace; jace* est attesté par Lact., *Inst. Div.*, I, 21, 8.

VI, 176 : *avem* (Frazer, Levy, Landi d'après U) contre *avis* (Lenz, d'après DGM), mieux attesté cependant.

346 : *fata* (Madvig, Frazer) est moins exact que *apta* (Levy, Lenz, Landi).

483 : *redimite* (Frazer, Levy, Lenz) ; *distincte* (Landi), donné par GM, s'appuie encore sur la tradition indir. Lact. Plac., *Schol. ad Theb.*, VII, 150. Cf. *Fast.*, III, 669.

587 : *parato* (Frazer) a moins d'autorité que *peracto* (Levy, Lenz, Landi, après Heinsius).

662 : *gratae* (Frazer, Lenz, Levy) est moins bon que *Graiae* (GM., Landi).

Signalons, pour terminer, une heureuse suggestion de Frazer en II, 575, où il propose de remplacer l'universel *cum*($\overline{cu}$) par *tria*($\overline{ui}$) en renvoyant à Virgile, *Ecl.*, VIII, 73-74, et *Ciris*, 371-372.

Nous croyons en avoir dit assez pour donner au lecteur l'impression que l'édition de Sir James Frazer marque, dans l'utilisation des manuscrits, le triomphe d'une attitude nouvelle, et que le texte sorti de ses mains est en progrès très notable sur les autres éditions antérieures, contemporaines ou postérieures. A Sir James revient le mérite d'avoir, le premier, mis en pratique le *stemma* binaire des manuscrits des *Fastes*. A lui aussi l'avantage d'avoir utilisé très complètement, et sous sa forme originale, un témoin ancien, perdu ou peu s'en faut.

Aboutissement logique d'une évolution commencée avec Peter, l'édition Frazer marque, dans l'histoire textuelle des *Fastes*, la fin définitive du règne du *bon manuscrit*. Elle indique et prépare la voie où sont entrés et Alton et Landi : la recension systématique des moindres manuscrits, injustement qualifiés de *deteriores*. Puisse M. Alton faire paraître un jour son édition et nous donner, dans d'importants prolégomènes, l'histoire du texte des *Fastes* à travers la tradition indirecte, les manuscrits et les éditions, prolégomènes et histoire dont, depuis Merkel, le besoin s'est fait de plus en plus sentir. Ce jour-là, la féconde leçon de critique que nous donne aujourd'hui Sir James aura été comprise de tous ceux que préoccupe le problème sans cesse posé et jamais résolu de la recension textuelle.

F. PEETERS.

Collectio scriptorum ueterum Upsaliensis :

M. Tulli Ciceronis ad Atticum epistularum libri sedecim, rec. H. SJÖGREN,

fasc. 1 (l. I-IV), 1916 ; fasc. 2 (l. V-VIII), 1929 ; fasc. 3 (l. IX-XII), 1932.

On sait que pendant longtemps le *Mediceus 49, 18* a été considéré comme le manuscrit de beaucoup le plus important des lettres à Quintus, Brutus et Atticus. Les recherches d'A. Lehmann, exposées en 1882 dans son célèbre mémoire *De Ciceronis ad Atticum epistulis recensendis et emendandis*, ont abouti à distinguer deux classes de manuscrits italiens, Δ et Σ, dérivées d'un archétype commun, Ω, le *Mediceus* n'étant que le meilleur manuscrit de la première classe. Ces conclusions ont été vivement combattues par O. E. Schmidt, qui a essayé de maintenir la primauté du *Mediceus*[1]. En 1898, C. F. W. Müller publiait dans la collection Teubner son édition des Lettres à Atticus ; il reconnaissait que la thèse de O. E. Schmidt n'était guère soutenable, mais déclarait que seules les collations de manuscrits qui restaient encore à faire pourraient éclaircir la question ; en attendant, il donnait une édition éclectique où une large part était réservée à la conjecture. Lehmann, qui se proposait de publier une édition critique où l'on aurait trouvé la meilleure justification de ses idées, mourut prématurément après avoir ordonné que ses notes fussent brûlées.

Il fallait, pour reprendre son œuvre, un grand courage, une ténacité exemplaire, une grande sûreté de méthode. Toutes ces qualités se sont trouvées réunies en M. Sjögren, qui s'est assuré, par l'utilité et la valeur de son travail, la reconnaissance durable des philologues et des humanistes.

Son apparat critique utilise cinq manuscrits de la classe Δ, sept de la classe Σ, et quatre éditions anciennes ; en outre, il reproduit toutes les leçons attribuables à la tradition — incomplètement représentée — des manuscrits français et allemands. Les collations sont, dans l'ensemble, d'une exactitude remarquable, et l'impression, si délicate pour un apparat critique de cette ampleur, peut être dite parfaite ; la part d'erreur que comporte nécessairement un travail à la fois aussi étendu et aussi minutieux est vraiment réduite au minimum. Ayant eu l'occasion d'étudier nous-même un certain nombre des manuscrits utilisés par M. Sjögren, nous noterons ici quelques leçons pour lesquelles ses collations nous ont paru en défaut ; le petit nombre de nos remarques est le meilleur éloge que l'on puisse faire du soin scrupuleux avec lequel le savant éditeur d'Upsal a fait ses relevés[2].

Att. I, 1, 2 (p. 3, l. 2 Sjögren) « *carum* M^1 » : nous lisons *curum* M^1. —

1. *Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero*, 1893, p. 437 et suiv.

2. Nous laissons de côté les mots grecs, pour lesquels un assez grand nombre de lectures seraient à revoir. Il s'agit d'ailleurs le plus souvent de leçons fautives dues à des scribes ignorant le grec, leçons dont le relevé est sans importance pour l'établissement du texte et même pour le classement des manuscrits.

2, 1 (p. 6, l. 9) « *illum* om. EIA² » : G omet aussi *illum*. — 4, 1 (p. 8, l. 8) « *ac ipilianam* M¹ (*i-* in *o-* corr.) » : nous lisons *ac opilianam* M¹. — 9, 2 (p. 15, l. 2) « *Chusillus P* » : lire *Chisillus P.* — 10, 2 (p. 15, l. 16) « *uoluntatem* Σ *uoluptatem* Δ » : M¹ porte *uoluntatem*, corrigé en *uoluptatem*. — 10, 6 (p. 16, l. 15) *arcessi a me*] « *arcessam* Ω » : G porte *arcessiam*. — 19, 2 (p. 50, l. 8) « *dilectus* EO *delectus* rell. » : P a aussi *dilectus*. — II, 12, 1 (p. 82, l. 20) *potest*] « *potes* Ω » : G et P ont *potest*. — 22, 2 (p. 103, l. 5) « *sibi* om. A² c » : également omis par G. — III, 18, 1 (p. 132, l. 10) « *autorem* EP » : même leçon dans M. — 19, 2 (p. 133, l. 11) « *ac tamen* Wesenberg *attamen* ΔG » : G porte *ac tamen*. — 20, 3 (p. 135, l. 25) *data IIII*] M¹, GP ont *data iii*. — 23, 4 (p. 140, l. 8) « *C. Visellius* coni. Manutius » : la leçon est dans G². — IV, 1, 7 (p. 148, l. 16) « *eram* M²al. P » : la seconde main de M et P donnent *meram*. — 3, 4 (p. 157, l. 14) « *turpique* IA² c » : c'est également la leçon de P. — 8, 2 (p. 166, l. 11) et] « *ut* P » : le mot est omis par P. — 18, 2 (p. 191, l. 12) *sopolidis*] « *solidis* P » : P a *insolidis*. — V, 1, 3 (fasc. 2, p. 2, l. 17) « *uero* om. M¹ add. M² (sed post eras.) » : *uero* n'a pas été effacé. — 21, 12 (p. 48, l. 17) « *sed* om. PI » : P a bien *dicere sed*. — VI, 2, 8 (p. 73, l. 14) « *non fecissent autem* P » : P porte *non fecissent aut*. — VII, 3, 7 (p. 107, l. 5) « *esse ibi* P » : P porte *esse tibi*. — 4, 3 (p. 111, l. 5) « *fortunam* P » : P a *fortũa* (= *fortuna*). — 8, 2 (p. 118, 1) nihil] « *noui non* P » : P a *nihil* ; c'est à la ligne précédente que P écrit *noui non incommode* au lieu de *non incommode*. — 12, 5 (p. 126, l. 22) *causae*] « *scio* P » : P a *magno usui scio nostre cause*. — 14, 2 (p. 131, l. 19) « *falsum* om. O¹P » : P a omis *ad te falsum*. — 15, 2 (p. 133 l. 11) « *quam* om. E, del Manutius » : également omis par P. — 18, 3 (p. 138, l. 16) « *accersendus* P » : P a *accersendis*. — VIII, 10 (p. 168, l. 7) « *docui* P » : lire *docui te* P. — IX, 7 A (fasc. 3, p. 19, l. 4) « *conficeretur* P » : P a *conficeret*. — 7 B, 2 (p. 21, l. 1) « *desperantissimam* MP » : P a *desperatissimam*. — 15, 4 (p. 48, l. 20) « *impetratis* PR » : R a *impetrantis*. — 17, 1 (p. 51, l. 20) « *malique* M¹OR : R a *malimque*.

Les recherches de M. Sjögren, menées dans la voie ouverte par Lehmann, l'ont conduit à confirmer entièrement les conclusions de son devancier : deux classes de manuscrits italiens, Σ et Δ, Σ étant plus près de l'archétype commun et ayant une légère supériorité sur la classe rivale ; l'accord de M¹ avec Σ fournit la leçon de l'archétype Ω, ce qui ne signifie pas, naturellement, que cette leçon soit dans tous les cas celle qu'il convient d'adopter : il peut y avoir assez loin de l'archétype des manuscrits existant à la version primitive et authentique. M. Sjögren est un philologue trop averti pour méconnaître cette vérité ; peut-être cependant, ici et là, sa très sage défiance des corrections paraîtra-t-elle à quelques-uns timidité excessive.

La tradition des manuscrits français et allemands, distincte de celle

des manuscrits italiens, nous est mal connue : Bosius et Lambin nous ont conservé un certain nombre de leçons d'un manuscrit (Z) ayant appartenu à l'imprimeur lyonnais Jean de Tournes ; Cratander a mis en marge de son édition de 1528 des leçons empruntées à un manuscrit de ce groupe ; enfin, un manuscrit de Würzbourg (W), qui contient quelques lettres des livres VI, X et XI, se rattache à la même tradition. M. Sjögren pense que cette tradition est supérieure à celle de Ω, et sans doute a-t-il raison ; on ne peut malheureusement s'y référer que pour un petit nombre de cas.

A partir du livre IX, d'abord exceptionnellement, puis de façon régulière, M. Sjögren a utilisé un manuscrit de la classe Σ, le ms. 8538 de la Bibliothèque nationale (R), dont nous avons signalé l'intérêt ici même[1]. Ce manuscrit avait été décrit par Lehmann, qui l'avait déclaré *plane gemellus* du ms. 8536 (P) ; en réalité, ils procèdent d'une source commune, mais ne sont nullement jumeaux, et R est de beaucoup supérieur à P. Nous ne reviendrons pas sur la démonstration que nous avons faite de cette supériorité à l'aide d'exemples empruntés aux Lettres à Quintus et aux quatre premiers livres des Lettres à Atticus[2]. La valeur du manuscrit R a d'ailleurs été reconnue, à la suite de notre article, par M. Sjögren[3], et nous sommes particulièrement heureux d'avoir attiré sur lui l'attention de l'éminent philologue suédois, puisqu'il aura pu ainsi en faire profiter la seconde moitié de sa monumentale édition.

On ne saisit pas bien, à vrai dire, pourquoi les leçons du manuscrit R n'apparaissent pas avant la lettre 2 a, § 2, du IX^e^ livre, et pourquoi il n'est utilisé de façon régulière qu'à partir du milieu du livre. Cela ne va pas sans inconvénients. Dans la lettre, 2, 1 (p. 3, l. 12), M. Sjögren note : *a te*] *ante* M ; mais il n'était pas sans intérêt de relever que R, lui aussi, a la faute *ante*. — 2 a, 1 (p. 4, l. 8), au mot *auerruncent*, M. Sjögren note : *annerruncent* M, *annerruntcent* E, *anni erunt centum* P ; mais ne convenait-il pas d'insérer entre la leçon de E et celle de P la leçon de R *annoerunt centum*? — 3, 2 (p. 6, l. 19) « *post(h)umum* M^1^ V IA^2^ c *postumium* M *corr., rell.* » ; la mention *reliqui* n'est plus exacte, du moment que R a

1. *Sur deux nouveaux manuscrits des Lettres de Cicéron* (*Rev. des Études latines*, 1930, p. 341 et suiv.).

2. Les livres suivants fournissent en abondance des faits aussi probants. Il est fréquent, par exemple, que R donne le même texte que M^1^, tandis que P offre une correction, heureuse ou malheureuse. Cf. V, 10, 5, *si quidem est in Aristo*] *si quidem est in aris tu* M^1^, *si quidem est maristu* R *si quidem marsicum* P.

3. Cf. Sjögren, *Ad Cic. epist. ad Att. libros IX-XII adnotationes*, dans *Symbolae philologicae O. A. Danielsson dicatae*, Upsal, 1932, p. 318. M. Sjögren écrit : *P et R gemelli sunt, hic tamen paulo melior uidetur.* Les deux manuscrits, nous l'avons dit, ne sont pas « jumeaux », mais « cousins germains », et c'est *multo melior* qu'il faut écrire.

déjà été cité dans l'apparat : car R a ici *postumum*. — 5, 1 (p. 9, l. 12) « *Postumus* M[1] *Post(h)umius* rell. » ; même observation : R a *postumus*. — 5, 1 (p. 9, l. 16) *Curtium* : M. Sjögren note que certains manuscrits ont *cur tum*, d'autres *cur eum ;* mais ne fallait-il pas signaler que R a *curtum*? — 7, 1 (p. 15, l. 8) *sed eo die is* : M. Sjögren note la faute *sed eos dies* de Δ ; mais ne convenait-il pas de noter celle de R, *sedeo dies*, qui se situe à mi-chemin entre le texte exact et la corruption de Δ?

Il serait vain d'allonger la liste des observations de ce genre, et nous risquerions, en insistant trop sur cette critique, de lui donner une importance qu'elle n'a pas dans notre pensée. L'œuvre de M. Sjögren demeure magistrale, elle marquera une date dans l'histoire de la philologie latine, et nous n'entendons pas lui ménager notre admiration.

L.-A. CONSTANS.

Collection des Universités de France G. Budé :

— *Cicéron, Traité du Destin*, texte établi et traduit par Albert YON : Thèse complémentaire, Paris, Les Belles Lettres, 1933, LXIV & 47 pages.

Entre les traités philosophiques de Cicéron, le *De fato* est certainement le plus difficile et peut-être l'un des plus importants pour l'historien de la philosophie. Il est, en effet, une de nos principales sources d'information sur le débat entre le Stoïcisme (Chrysippe), qui tentait contre le fatalisme nécessitaire des Mégariques (notamment du fameux Diodore Cronos) de sauver un semblant de liberté, et, d'autre part, la Nouvelle Académie (Carnéade), qui dénonçait la fragilité de cette prétendue conciliation. La polémique des écoles sur le problème de la contingence des futurs remontait d'ailleurs à Aristote, et les Épicuriens n'avaient pas été les derniers à s'y mêler. La question traitée ici par Cicéron est donc particulièrement délicate et de celles où cet amateur devait se trouver mal à l'aise. Les conditions hâtives de la composition contribuent d'ailleurs à l'embarras de l'exposé. Enfin, l'écrit nous est parvenu considérablement mutilé. Autant de raisons pour expliquer que le *De fato* ait rarement suscité le zèle des éditeurs. Aussi saura-t-on à M. A. Yon un gré extrême de son excellente publication. Peut-être aurait-on souhaité qu'il montrât mieux les origines du débat ; il en a du moins très exactement saisi l'intérêt et précisé les données, de façon à satisfaire les historiens de la philosophie par un travail qui ne veut cependant se réclamer que de la pure philologie. Entreprendre dans le même esprit d'éditer d'autres ouvrages philosophiques de Cicéron est une tâche à laquelle M. Yon entend se consacrer ; on peut être assuré dès à présent qu'il fera œuvre utile, et pour laquelle certaines parties de sa thèse principale (*Ratio*, etc., III[e] partie, chap. v) le montrent remarquablement qualifié. Un deside-